

Les Bons Chiens, 31 août 1867

Auteur : Baudelaire, Charles

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Les Bons Chiens](#)

Citer cette page

Baudelaire, Charles, Les Bons Chiens, 31 août 1867, 1867-08-31

Site *Édition numérique des poèmes en prose de Baudelaire*

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/30>

Copier

Informations sur le texte

Titre des textes« Les Bons Chiens »

Nombre de textes1

Pagination des textesp. 105-106

Date1867-08-31

Date exacte de la publication31 août 1867

Lieu de publicationParis

Texte

Transcription diplomatique

Les bons chiens.

Je n'ai jamais rougi, même devant les jeunes écrivains de mon siècle, de mon admiration pour Buffon ; mais aujourd'hui ce n'est pas l'âme de ce peintre de la nature pompeuse que j'appellerai à mon aide. Non.

Bien plus volontiers je m'adresserais à Sterne, et je lui dirais : « Descends du ciel ou monte vers moi des champs Élyséens, pour m'inspirer en faveur des bons chiens, des pauvres chiens, un chant digne de toi, sentimental farceur, farceur incomparable ; reviens à califourchon sur ce fameux âne qui t'accompagne toujours dans la mémoire de la postérité ; et surtout que cet âne n'oublie pas de porter délicatement suspendu entre ses lèvres son immortel macaron !! »

Arrière la muse académique ! je n'ai que faire de cette vieille bégueule. J'invoque la muse familière, la citadine, la vivante, pour qu'elle m'aide à chanter les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux-là que chacun écarte comme pestiférés et pouilleux, excepté les pauvres, dont ils sont les associés, et le poète, qui les regarde d'un œil fraternel.

Fi du chien bellâtre, de ce fat quadrupède, danois, king-charles, carlin ou gredin, si enchanté de lui-même qu'il s'élance indiscrètement dans les jambes ou sur les genoux du visiteur, comme s'il était sûr de plaire, turbulent comme un enfant, sot comme une lorette, à moins qu'il ne soit insolent et hargneux comme un domestique ! - Fi surtout de ces serpents à quatre pattes, frissonnants et désœuvrés, qu'on nomme levrettes, et qui ne logent même pas dans leur museau pointu assez de flair pour suivre la piste d'un ami, ni dans leur tête aplatie assez d'intelligence pour jouer aux dominos !

À la niche, tous ces fatigants parasites ! Qu'ils retournent à leur niche soyeuse et capitonnée ! Je chante le chien crotté, le chien pauvre, le chien sans domicile, le chien flâneur, le chien saltimbanque, le chien dont l'instinct, comme celui du pauvre, du bohémien et de l'histrion, est merveilleusement aiguillonné par la nécessité, cette si bonne mère, cette vraie patronne des intelligences !

Je chante les chiens calamiteux, soit ceux qui errent solitaires dans les ravines sinueuses des immenses villes, soit ceux qui ont dit à l'homme abandonné, avec des yeux clignotants et spirituels : « Prends-moi avec toi, et de nos deux misères nous ferons une espèce de bonheur ! »

« Où vont les chiens ? » disait autrefois Nestor Roqueplan dans un immortel feuilleton qu'il a sans doute oublié, et dont moi seul, et Sainte-Beuve peut-être, nous nous souvenons encore aujourd'hui.

Où vont les chiens, dites-vous, hommes peu attentifs ? Ils vont à leurs affaires. Rendez-vous d'affaires, rendez-vous d'amour. À travers la brume, à travers la neige, à travers la crotte, sous la canicule mordante, sous la pluie ruisselante, ils vont, ils viennent, ils trottent, ils passent sous les voitures, excités par les puces, la passion, le besoin ou le devoir. Comme nous, ils se sont levés de bon matin, et ils cherchent leur vie ou courent à leurs plaisirs.

Il y en a qui couchent dans une ruine de la banlieue et qui viennent chaque jour, à heure fixe, réclamer la sportule à la porte d'une cuisine du Palais-Royal ; d'autres qui accourent de plus de cinq lieues pour partager le repas que leur a préparé la charité de certaines pucelles sexagénaires, dont le cœur inoccupé s'est donné aux bêtes, parce que les hommes imbéciles n'en veulent plus.

D'autres qui, comme des nègres marrons, affolés d'amour, quittent, à de certains jours, leur département pour venir à la ville gambader, pendant une heure,

autour d'une belle chienne, un peu négligée dans sa toilette, mais fière et reconnaissante.

Et ils sont tous très-exacts, sans carnets, sans notes et sans portefeuilles.

Connaissez-vous la paresseuse Belgique, et avez-vous admiré, comme moi, tous ces chiens vigoureux, attelés à la charrette du boucher, de la laitière ou du boulanger, et qui témoignent, par leurs aboiements triomphants, du plaisir orgueilleux qu'ils éprouvent à rivaliser avec les chevaux ?

En voici deux qui appartiennent à un ordre encore plus civilisé. Permettez-moi de vous introduire dans la chambre du saltimbanque absent. Un lit en bois peint, sans rideaux, des couvertures traînantes et souillées de punaises, deux chaises de paille, un poêle de fonte, un ou deux instruments de musique détraqués, oh ! le triste mobilier ! Mais regardez, je vous prie, ces deux personnages intelligents, habillés de vêtements à la fois éraillés et somptueux, coiffés comme des troubadours ou des militaires, qui surveillent avec une attention de sorciers l'œuvre sans nom qui mitonne sur le poêle allumé, et au centre de laquelle une longue cuiller de bois se dresse, plantée comme un de ces mâts aériens qui annoncent que la maçonnerie est achevée.

N'est-il pas juste que de si zélés comédiens ne se mettent pas en route sans avoir lesté leur estomac d'une soupe puissante et solide ? Et ne pardonneriez-vous pas un peu de sensualité à ces pauvres diables, qui ont à affronter tout le jour l'indifférence du public et les injustices d'un directeur qui se fait la grosse part et mange à lui seul plus de soupe que quatre comédiens ?

Que de fois j'ai contemplé, riant et attendri, tous ces philosophes à quatre pattes, esclaves complaisants, soumis ou dévoués, que le dictionnaire pourrait aussi bien qualifier d'officieux, si l'homme trop occupé de bonheur de son bonheur avait le temps de ménager l'honneur des chiens.

Et que de fois j'ai pensé qu'il y avait peut-être quelque part (qui sait, après tout ?) pour récompenser tant de courage, tant de patience et de labeur, un paradis spécial pour les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés et désolés ? Swedenborg affirme bien qu'il y en a un pour les Chinois et un pour les Turcs.

Les bergers de Virgile et de Théocrite attendaient, pour prix de leur chant alterné, un bon fromage, une flûte du meilleur faiseur ou une chèvre aux mamelles gonflées. Le poète qui a chanté les pauvres chiens a reçu pour récompense un beau gilet d'une couleur à la fois riche et fanée, qui fait penser aux soleils d'automne, à la beauté des femmes mûres et aux étés de la Saint-Martin.

Aucun de ceux qui étaient présents dans la taverne de la rue Villa Hermosa n'oubliera avec quelle pétulance le peintre s'est dépouillé de son gilet en faveur du poète, tant il a bien compris qu'il était bon et honnête de chanter les pauvres chiens.

Tel, un magnifique tyran italien du bon temps offrait au divin Arétin soit une dague enrichie de pierreries, soit un manteau de cour en échange d'un précieux sonnet ou d'un curieux poème satirique.

Et toutes les fois que le poète endosse le gilet du peintre, il est contraint de

penser aux bons chiens, aux chiens philosophes, aux étés de la Saint-Martin et à la beauté des femmes très-mûres.

Ch. Baudelaire.

Information sur l'édition

Référence bibliographique *Revue nationale et étrangère*

Mentions légales Texte de Charles Baudelaire : Domaine public

Contributeur(s) Schellino, Andrea (édition numérique et transcription)

Notice créée par [Andrea Schellino](#) Notice créée le 26/07/2022 Dernière modification le 06/08/2024

ments moraux et religieux. M. Laboulaye est surtout un publiciste : il a le sens politique à un haut degré ; pour lui, il le déclare à plusieurs reprises, la politique n'est pas une science de raisonnement ni de théorie, c'est une science d'observation ; et pour en découvrir les principes, ce n'est pas la raison pure, c'est l'histoire, c'est l'expérience qu'il interroge. Tocqueville a très-bien vu que les sociétés modernes étaient emportées d'un mouvement irrésistible vers la démocratie ; mais, quoique ami passionné de la liberté, il n'a pour la démocratie ni admiration ni sympathie ; il est plus effrayé de ses inconvénients que frappé de ses bienfaits ; les dangers qu'elle entraîne avec elle, lui paraissent à la fois très-redoutables et presque impossibles à conjurer. Non moins ami de la liberté et non moins convaincu du prochain avènement de la démocratie, M. Laboulaye voit l'avenir d'un œil moins sombre. Il ne se dissimule pas le péril, mais il croit que le péril n'est pas insurmontable. Il a foi dans l'humanité, dans la civilisation ; il se dit que si la liberté a été donnée à l'homme, c'est sans doute parce qu'elle peut et doit être pour lui un instrument de progrès ; que si la démocratie est l'état vers lequel tendent les sociétés par une loi naturelle et fatale, c'est apparemment parce que le droit, la justice et la raison doivent y trouver une plus complète satisfaction. Sans croire que les constitutions soient des panacées propres à guérir tous les maux, il croit pourtant que la sagesse politique est de quelque poids dans le monde, qu'elle a sa part d'influence dans les destinées des peuples. Il sait et il répète sans cesse que les institutions politiques n'ont de vie et d'efficacité que par l'esprit qui les anime ; que, réduites à elles-mêmes, « elles ressemblent à nos arbres de liberté : c'est magnifique le premier jour ; on les plante tout venus ; mais il n'y a pas de racines, et cela ne dure pas ; » mais cet esprit de liberté, il a besoin aussi de formes appropriées où il puisse se développer et grandir ; il a besoin d'être dirigé et protégé, soutenu et contenu ; et les institutions politiques ont précisément cet objet d'agir tantôt comme tuteurs et tantôt comme freins, de protéger les minorités, d'assurer les droits individuels, de prévenir et d'empêcher les entraînements de l'opinion aussi bien que les abus du pouvoir. Il sait les inconvénients de la démocratie ; mais tous les gouvernements ont les leurs, et il pense que, puisque nous allons de ce côté par une pente irrésistible, au lieu de lutter follement contre la force des choses, ou de se répandre inutilement en sombres prophéties, il vaut mieux s'appliquer avec courage à l'organiser et à la régler en l'éclairant.

C'est par là principalement que M. Laboulaye diffère de Tocqueville. La lecture de la *Démocratie en Amérique* est un peu décourageante : celle de l'*Histoire des États-Unis*, sans favoriser les illusions, est faite pour inspirer une généreuse confiance, une patriotique émulation. Et nous avons besoin d'être en même temps encouragés et éclairés ; — encouragés, car on a tant abusé en France du nom de la liberté, que beaucoup en sont dégoûtés et effrayés ; — éclairés, car la plupart confondent la liberté avec la démocratie et se font une idée absolument fautive de sa vraie nature et de ses vraies conditions. La fonder n'est pas l'œuvre d'un jour, il y faut beaucoup d'efforts et beaucoup de temps, une longue sagesse et une longue per-

sévérance. « La liberté, dit M. Laboulaye, et je finis par ces belles paroles, est une œuvre qui ressemble à ces cathédrales qu'élevait le moyen âge : ceux qui les commençaient n'ignoraient pas qu'ils n'en verraient pas la fin. Qu'importe ? la foi suffisait à tous ; ils apportaient leur pierre, et pensaient, non point à eux, mais à Dieu et à l'avenir. Ces œuvres magnifiques n'ont point de nom ; elles n'ont point immortalisé l'architecte ; elles ont abrité et consolé vingt générations. C'est là notre œuvre ; portons aussi notre pierre au temple de la liberté, et nous aussi comptons sur l'avenir et sur Dieu. »

EUGÈNE POITOU.

LES BONNS CHIENS.

Je n'ai jamais rougi, même devant les jeunes écrivains de mon siècle, de mon admiration pour Buffon ; mais aujourd'hui ce n'est pas l'âme de ce peintre de la nature pompeuse que j'appellerai à mon aide. Non.

Bien plus volontiers je m'adresserais à Sterne, et je lui dirais : « Descends du ciel ou monte vers moi des champs Elyséens, pour m'inspirer en faveur des bons chiens, des pauvres chiens, un chant digne de toi, sentimental farceur, farceur incomparable ; reviens à califourchon sur ce fameux âne qui t'accompagne toujours dans la mémoire de la postérité ; et surtout que cet âne n'oublie pas de porter délicatement suspendu entre ses lèvres son immortel macaron ! »

Arrière la muse académique ! je n'ai que faire de cette vieille bégueule. J'invoque la muse familière, la citadine, la vivante, pour qu'elle m'aide à chanter les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux-là que chacun écarte comme pestiférés et poulieux, excepté les pauvres, dont ils sont les associés, et le poète, qui les regarde d'un oeil fraternel.

Fi du chien bellâtre, de ce fat quadrupède, danois, king-charles, carlin ou gredin, si enchanté de lui-même qu'il s'élance indiscretement dans les jambes ou sur les genoux du visiteur, comme s'il était sûr de plaire, turbulent comme un enfant, sot comme une lorette, à moins qu'il ne soit insolent et hargneux comme un domestique ! — Fi surtout de ces serpents à quatre pattes, frissonnants et désœuvrés, qu'on nomme levrettes, et qui ne logent même pas dans leur museau pointu assez de flair pour suivre la piste d'un ami, ni dans leur tête aplatie assez d'intelligence pour jouer aux dominos !

A la niche, tous ces fatigants parasites ! Qu'ils retournent à leur niche soyeuse et capitonnée ! Je chante le chien crotté, le chien pauvre, le chien sans domicile, le chien flâneur, le chien saltimbanque, le chien dont l'instinct, comme celui du pauvre, du bohémien et de l'histrien, est merveilleusement aiguillonné par la nécessité, cette si bonne mère, cette vraie patronne des intelligences !

Je chante les chiens calamiteux, soit ceux qui errent solitaires dans les ravines sinueuses des immenses villes, soit ceux qui ont dit à l'homme abandonné, avec des yeux clignotants et spirituels : « Prends-moi avec toi, et de nos deux misères nous ferons une espèce de bonheur ! »

« Où vont les chiens? » disait autrefois Nestor Roqueplan dans un immortel feuilleton qu'il a sans doute oublié, et dont moi seul, et Sainte-Beuve peut-être, nous nous souvenons encore aujourd'hui.

Où vont les chiens, dites-vous, hommes peu attentifs? Ils vont à leurs affaires. Rendez-vous d'affaires, rendez-vous d'amour. A travers la brume, à travers la neige, à travers la crotte, sous la canicule mordante, sous la pluie ruisselante, ils vont, ils viennent, ils trottent, ils passent sous les voitures, excités par les puces, la passion, le besoin ou le devoir. Comme nous, ils se sont levés de bon matin, et ils cherchent leur vie ou courent à leurs plaisirs.

Il y en a qui couchent dans une ruine de la banlieue et qui viennent chaque jour, à heure fixe, réclamer la sportule à la porte d'une cuisine du Palais-Royal; d'autres qui accourent de plus de cinq lieues pour partager le repas que leur a préparé la charité de certaines vierges sexagénaires, dont le cœur inoccupé s'est donné aux bêtes, parce que les hommes imbéciles n'en veulent plus.

D'autres qui, comme des nègres marrons, affolés d'amour, quittent, à de certains jours, leur département pour venir à la ville gambader, pendant une heure, autour d'une belle chienne, un peu négligée dans sa toilette, mais fière et reconnaissante.

Et ils sont tous très-exacts, sans carnets, sans notes et sans portefeuilles.

Connaissez-vous la paresseuse Belgique, et avez-vous admiré, comme moi, tous ces chiens vigoureux, attelés à la charette du boucher, de la laitière ou du boulanger, et qui témoignent, par leurs aboiements triomphants, du plaisir orgueilleux qu'ils éprouvent à rivaliser avec les chevaux?

En voici deux qui appartiennent à un ordre encore plus civilisé. Permettez-moi de vous introduire dans la chambre du saltimbanque absent. Un lit en bois peint, sans rideaux, des couvertures traquantes et souillées de punaises, deux chaises de paille, un poêle de fonte, un ou deux instruments de musique détraqués, oh! le triste mobilier! Mais regardez, je vous prie, ces deux personnages intelligents, habillés de vêtements à la fois éraillés et somptueux, coiffés comme des troubadours ou des militaires, qui surveillent avec une attention de sorciers *l'œuvre sans nom* qui mitonne sur le poêle allumé, et au centre de laquelle une longue cuiller de bois se dresse, plantée comme un de ces mâts aériens qui annoncent que la maçonnerie est achevée.

N'est-il pas juste que de si zélés comédiens ne se mettent pas en route sans avoir lesté leur estomac d'une soupe puissante et solide? Et ne pardonneriez-vous pas un peu de sensualité à ces pauvres diables, qui ont à affronter tout le jour l'indifférence du public et les injustices d'un directeur qui se fait la grosse part et mange à lui seul plus de soupe que quatre comédiens?

Que de fois j'ai contemplé, riant et attendri, tous ces philosophes à quatre pattes, esclaves complaisants, soumis ou dévoués, que le dictionnaire pourrait aussi bien qualifier d'officieux, si l'homme trop occupé de son bonheur avait le temps de ménager l'honneur des chiens.

Et que de fois j'ai pensé qu'il y avait peut-être quelque part (qui sait, après tout?) pour récompenser

tant de courage, tant de patience et de labeur, un paradis spécial pour les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés et désolés? Swendenborg affirme bien qu'il y en a un pour les Chinois et un pour les Turcs.

Les bergers de Virgile et de Théocrite attendaient, pour prix de leur chant alterné, un bon fromage, une tête du meilleur faiseur ou une chèvre aux mamelles gonflées. Le poète qui a chanté les pauvres chiens a reçu pour récompense un beau gilet d'une couleur à la fois riche et fanée, qui fait penser aux soleils d'automne, à la beauté des femmes mûres et aux étés de la Saint-Martin.

Aucun de ceux qui étaient présents dans la taverne de la rue Villa Hermosa, n'oubliera avec quelle pétulance le peintre s'est dépouillé de son gilet en faveur du poète, tant il a bien compris qu'il était bon et honnête de chanter les pauvres chiens.

Tel, un magnifique tyran italien du bon temps offrait à l'Arétin soit une dague enrichie de pierres, soit un manteau de cour en échange d'un précieux sonnet ou d'un curieux poème satirique.

Et toutes les fois que le poète endosse le gilet du peintre, il est contraint de penser aux bons chiens, aux chiens philosophes, aux étés de la Saint-Martin et à la beauté des femmes très-mûres.

CH. BAUDELAIRE.

L'ARTICLE 75

DE LA CONSTITUTION DE L'AN VIII.

Des procès de diverse nature ont attiré cette semaine l'attention du public à la fois sur les principes des juridictions administratives, et sur le célèbre article 75 de la constitution du 22 frimaire an VIII. Nous voulons parler des débats auxquels les récentes élections ont donné lieu devant les conseils de préfecture, et du procès qui s'appellera désormais, dans l'histoire de la jurisprudence française : « l'Affaire Parent. »

Les juridictions administratives et l'article 75 de la constitution de l'an VIII se rattachent en effet à la même idée, qui est de préserver de toute entrave l'action administrative. « Il faut, dit un savant professeur, pour que l'administration conserve la liberté d'action qui est nécessaire à sa responsabilité, qu'elle ait sous sa dépendance les magistrats chargés de juger les réclamations auxquelles ses actes donnent lieu¹. » C'est ainsi qu'il justifie l'institution des conseils de préfecture et du Conseil d'Etat. Le même jurisconsulte explique de la façon suivante l'article 75 de la constitution de frimaire : « Les motifs qui ont fait établir la garantie constitutionnelle des agents du gouvernement ont été de deux ordres distincts : on a voulu d'abord protéger l'exercice des fonctions publiques contre les réclamations de l'intérêt et de la passion ; on a voulu, en outre, assurer la pleine et entière application du principe de responsabilité ministérielle, en ouvrant aux ministres la faculté de s'approprier les actes de leurs subordonnés. » Ainsi, chose singulière, c'est au nom du principe de responsabilité que l'on

¹ M. L. Calantous, professeur de droit administratif à la Faculté d'Alger.